

BÉLA HAMVAS (1897-1968). RECONSTITUER LA TRADITION PERDUE DE L'HUMANITÉ. L'INDIVIDU ET LA NATION À L'AUNE DE L'ÊTRE

ANDRÁS DÉSFALVI-TÓTH

docteur es lettres françaises
Lycée Veres Pálné
E-mail : desfalvi@gmail.com

Le langage de Béla Hamvas, tel qu'il apparaît notamment dans son ouvrage inachevé, *acta sacra*, dont la première partie fut terminée en 1944, est riche en terminologie particulière. Hamvas fait notamment référence, en écho à René Guénon, à une « tradition archaïque » renvoyant à un « état primordial » qui était, en quelque sorte, celui du rapport direct entre l'homme et Dieu, là où régnait l'harmonie, l'amour fraternel et la charité. Hélas, la corruption s'est emparée du monde, par le péché originel. Ces éléments qui relèvent de l'époque mythique ont laissé place à des régimes et à des religions spécifiques aux diverses communautés humaines. Hamvas considère cela comme un temps de crise. D'ailleurs, le temps historique est un temps de crise dont il s'agit de sortir en « renormalisant » le monde. Parmi les diverses religions, le christianisme occupe une place spéciale, selon Hamvas, car il offre en lui-même tous les moyens de l'existence « normale ».

Mots clefs: René Guénon, Jacob Böhme, tradition archaïque et christianisme, universalisme

Les lecteurs de Béla Hamvas seront probablement d'accord pour dévoiler un secret qui en même temps est une évidence : Hamvas n'est ni un philosophe, ni un artiste. La manière singulière dont il se voit lui-même et dont il voit le monde est profondément différente de ce que l'on désigne, en général, comme la vision du monde propre aux artistes et aux philosophes. Il est, disons, un « homme disponible » par excellence et c'est bien cette disponibilité de Béla Hamvas qui va former le thème central et le « leitmotiv » de notre propos ci-dessous. Que voit-il donc, lui, que les autres ne voient pas ? En reformulant la question, nous entrons en pleine problématique : comment Béla Hamvas voit-il le monde ? La réponse la plus commode est connue des lecteurs, assez nombreux, de son ouvrage le plus populaire qui porte le doux nom de *Philosophie du vin* : il semble bien que l'élément constant de sa vision du monde soit une idyllique sérénité concordant avec la contemplation des unités organiques de l'univers. Or cette disposition d'esprit est la conséquence directe de son admiration pour le Créateur ; il existe

donc une réponse plus complexe à la question « Comment Béla Hamvas voit-il le monde ? », celle qui nous invite au préalable à pénétrer dans un univers hermétique dont la découverte passe par la lecture d'autres ouvrages sur lesquels nous allons nous pencher.

En guise de point de départ, Hamvas constate que tout en partageant avec tous la même capacité de voir les choses, l'individu n'apprend véritablement à *voir* qu'au travers d'efforts qui exigent de lui une concentration intense. Cet effort de concentration est rendu nécessaire par la rupture qui s'établit entre *celui* qui veut observer et *ce* qu'il veut observer, dès lors qu'en raison de cette rupture (entre le sujet et l'objet de l'observation), les fragments de la réalité s'effacent dans l'obscurité omniprésente. Nous allons voir que Béla Hamvas fait sans cesse référence à ce qu'il appelle le « statut absolu », c'est-à-dire à une disposition primordiale dans laquelle la lumière et l'obscurité se complètent l'une l'autre. Par exemple, l'existence en parallèle du jour et de la nuit est pour Hamvas une métaphore qui annonce la plénitude : la réalité, certes, est corrompue par le mal, mais aussi porte-t-elle en elle-même le souvenir éternel de sa création divine. À chacun de décider s'il veut mener une existence déterminée par le bouleversement de la situation initiale, ou s'il préfère pratiquer la sérénité idyllique, autrement dit garder la faculté d'observer avec sagesse. Or cela exige un travail conscient, lui-même fruit d'un effort épuisant.

Il ne va pas de soi de rapprocher ces données sur l'activité intellectuelle avec les éléments de la vie personnelle de Béla Hamvas, né en 1897 à Eperjes (Prešov), une ville septentrionale du pays. Après avoir suivi des études à l'académie militaire, Hamvas fut mobilisé en 1915. Au lendemain de la guerre, l'effondrement de la monarchie austro-hongroise intensifia chez le jeune homme une profonde crise personnelle et psychologique. C'est alors qu'il découvrit Schopenhauer, Kierkegaard, Nietzsche et Dostoïevski – les maîtres qui lui révélèrent la fausseté et les tromperies du modèle européen des deux derniers millénaires. Il se rendit à Budapest pour y suivre des études universitaires, tandis qu'il vivait de menus travaux journalistiques. À partir de 1927, il travailla comme documentaliste à la Bibliothèque centrale de la capitale. Tout au long des années 1930-40, il mena une riche activité intellectuelle et créatrice. La grande rupture dans sa vie se produisit en 1949 : suspect aux yeux des communistes qui venaient de consolider leur pouvoir, Hamvas fut mis à la retraite. Dès lors, il allait être marginalisé et méprisé, tant du point de vue existentiel qu'intellectuel. Les vingt dernières années de sa vie montrent néanmoins un certain paradoxe, à savoir que la contrainte de se taire a fait redoubler chez l'homme la verve intellectuelle. L'énergie créatrice de Hamvas n'a en effet jamais été aussi intense et radicale qu'à l'époque où il a cessé toute activité publique en menant l'existence des fantômes – nous faisons allusion ici aux individus dont l'existence était tolérée par le régime totalitaire, mais dont la présence sociale était inacceptable. C'était le cas, parmi beaucoup

d'autres, de Béla Hamvas, qui travailla d'abord comme jardinier, puis comme ouvrier dans la construction de centrales énergétiques. Finalement, il fut terrassé par un hémorragie cérébrale en 1968.

Quels sont les grands axes de l'œuvre que Béla Hamvas nous a léguée ? Et que peut-on dire de cet héritage, dont une grande partie n'a vu le jour que tardivement, la plupart étant publiée au cours des quinze dernières années ? Le christianisme – étroitement lié à la notion de « tradition » – en est l'un des thèmes récurrents. Par contre, la nation en tant que telle occupe une place plus instable et moins bien définie dans l'univers personnel de l'auteur.

Le chemin qui nous mène aux idées de Béla Hamvas sur le christianisme est jalonné de notions telles que traditionalisme, crise de la tradition, « statut absolu » et révélation. À propos de la première de ces notions – le traditionalisme, que l'on peut concevoir comme un courant conceptuel majeur en Europe occidentale au début du XX^e siècle – Hamvas prend constamment appui sur René Guénon. Il faut cependant préciser que le penseur hongrois a remanié pour son propre usage la pensée de Guénon, il a notamment, par rapport à ce dernier, accordé une place plus importante à l'art et au christianisme. Hamvas considère l'art et le christianisme comme absolument et parfaitement identiques à l'esprit européen. Du fait qu'il trouve opportun de les analyser en tant que « traditionalisme » issu à la fois du savoir des âges archaïques et de l'inspiration métaphysique des cultures orientales, il conclut de son analyse un fondement qui se révèle commun au monde occidental et au monde oriental.

Dans la conception de Kierkegaard sur la crise générale, le point de départ est une espèce de « vide » qui règnerait sur le monde : de profondes « ténèbres » qui aggravent la responsabilité de l'individu dans sa propre corruption. L'État et la société étant relégués dans l'arrière-plan, c'est l'existence humaine qui est identifiée au bouleversement et à la corruption dans lesquels se trouvent le monde et l'homme. Mais quand la corruption est-elle apparue, quel fut le premier moment du chaos ? Hamvas dénonce l'erreur primordiale de ceux qui, pour répondre à ces questions, s'efforcent de remonter dans le temps jusqu'à différentes époques historiques. Il est convaincu d'avoir trouvé la bonne méthode : si l'on veut connaître le point initial de tout mal, on a tort de le chercher hors de soi-même. C'est une erreur typiquement européenne – explique-t-il – de construire des systèmes et des concepts et de prétendre trouver dans ces derniers l'origine de quoi que ce soit. Le seul moyen efficace offert à l'individu est, selon lui, de pénétrer jusqu'aux racines de l'existence. En outre, cet acte essentiel doit être complété par la reconnaissance de son état de pécheur. Hamvas désigne cette reconnaissance du péché comme la première condition de la vraie existence humaine. On se demande à juste titre de quel péché il peut s'agir : c'est bien du péché que la terminologie religieuse appelle « péché originel » et que Béla Hamvas identifie avec l'acte de détérioration, l'acte maléfique que l'homme a commis contre l'ordre et la nature

et de la Création. Toute réflexion authentique sur l'existence humaine nécessite, par conséquent, la conscience d'être responsable de la corruption du monde. Parler de progrès scientifique, de politique et de culture ne sont, pour Hamvas, que différentes méthodes de refoulement du problème essentiel, autrement dit ce sont des tactiques pour « faire semblant », des « impasses » qui éloignent l'humanité de la solution qui consisterait à interrompre le processus de détérioration et lancer un autre processus, opposé au premier, que Hamvas désigne sous le terme de « renormalisation ».

À chaque communauté humaine correspond une tradition. Quant à la Tradition commune de toute l'humanité, elle se traduit par le fait que les individus sont conscients de leur existence absolue et totale. Ce savoir, cette connaissance de l'existence absolue est la première condition primordiale de la crise de l'humanité. Ce savoir est une base, il est un point de repère et une mesure absolue. Le caractère problématique du concept de la nation chez Hamvas relève de la question de la Tradition et du savoir absolu : il n'existe pour lui qu'une seule communauté authentique, c'est l'humanité, la civilisation humaine. Le peuple, la nation, les couches sociales, les castes et les religions ne peuvent avoir un sens qu'en relation et à l'intérieur du grand ensemble auquel tout est subordonné à tous égards.

Les conceptions de Béla Hamvas sur la communauté humaine, sur les communautés humaines, parcourent l'œuvre du penseur. Dans son traité intitulé *Őt géniusz* (Les cinq génies), paru en 1948, il donne de la société, de la nation et du pouvoir politique une approche à la fois particulière et voilée. L'idée organisatrice de l'ouvrage est l'universalisme, autrement dit la structure universelle, aussi bien de la vie en communauté que de la vie individuelle. Nombreux sont les reflets et les manifestations de cet universalisme dans les différents domaines de la vie sociale. Ainsi, par exemple, indépendamment de l'époque historique et de l'espace géographique, Hamvas discerne quatre castes sociales qui se distinguent par l'activité principale de leurs membres (on reconnaît ici la proximité de sa pensée avec celle de René Guénon, dont Georges Dumézil a popularisé à peu près aux mêmes années la théorie de la « trifonctionnalité » indo-européenne). Les quatre castes et les quatre activités sont les suivantes : les serviteurs assument le travail physique, les commerçants sont liés à tout ce qui s'achète et se vend, tout ce qui se mange et se fabrique. La caste des guerriers et des gouverneurs a pour principale activité la réglementation des affaires publiques et des réunions régulières. Hamvas termine avec la caste des dirigeants spirituels, dont l'activité se concentre sur le domaine des cérémonies et des fêtes. À ce propos, il nous faut tout de suite souligner que Hamvas n'a pas manqué d'observer la disparition de cette dernière caste, constatant par conséquent l'incapacité croissante de l'homme, désormais entièrement gagné par le mal. Hamvas se réfère en même temps à une idée de Nietzsche, qu'il développe à son tour : ainsi, de nos jours, on aurait tort de parler d'une confrontation entre les classes sociales,

d'une confrontation qui viserait *in fine* l'instauration de la justice sociale. Il s'agit plutôt – explique Hamvas – d'une manipulation de l'ordre social par ceux qui sont hors caste, ceux qui n'appartiennent à aucune des quatre castes tout à l'heure mentionnées. Leur but ultime est de supprimer tout ordre dans la société humaine et d'effacer toute hiérarchie sociale ; or, en cela, ils ne créeront pas la société unie et égalitaire, au contraire ils sèment la crise et le chaos fonctionnel et mental.

La question de la nationalité apparaît dans le même texte de Béla Hamvas. Pour résumer la problématique, nous allons constater avec lui que les problèmes nationaux remontent à la naissance du nationalisme au XV^e siècle. Ce principe erroné doit sa naissance à la disparition de l'union et de l'harmonie spirituelle qui régnaient auparavant entre les différentes populations. Le nationalisme est apparu après l'effacement de l'État universel – le mot « État » renvoie ici au régime politique et social. Une fois l'universalité organisatrice et unificatrice de la civilisation humaine disparue, on a tenté de la remplacer par des unités élémentaires, c'est-à-dire par des nations, des « microsociétés », ce qui a donné naissance aux rivalités, à la concurrence, ainsi qu'aux différentes formes de l'orgueil et du mensonge. Citons Béla Hamvas : « Le monde dont la base est constituée par des États nationaux est un non-sens politique¹. » À cette idée, il ajoute que l'ultime tâche de toute autorité politique doit être de favoriser l'esprit universel. Or, l'esprit universel est nécessairement supranational, supraracial, et il ne dépend point non plus des classes sociales.

Mais revenons à la question de l'héritage commun de l'humanité. Comme nous venons de constater, la Tradition est un savoir absolu qui ne dépend ni des âges ni des nations. La Tradition, c'est le savoir du « statut absolu » de l'existence humaine, ce que René Guénon appelle un « état primordial ». Cet état primordial apparaît chez Hamvas aussi sous le nom d'« ordre primordial » : un ordre qui est le fondement des textes sacrés de l'humanité, parce que cet ordre est unique et préexistant, non sans qu'il dispose de faces particulières d'une région à une autre. Il est de caractère métaphysique en Chine et en Inde ; il reflète les règles objectives du cosmos chez les orphiques ; il a une dimension religieuse et morale dans les cultures iranienne et hébraïque ; enfin, il est l'ordre de l'ici-bas et de l'au-delà proposé par l'Évangile.

À la notion d'ordre qu'il affectionne, Béla Hamvas oppose la notion de régime. Les différents régimes sont nés pour combler les lacunes qui se sont établies lors de la disparition du savoir lié à l'état primordial. Un régime est toujours un état qui se veut primordial, mais qui ne peut l'être jamais.

À propos de l'état primordial et de la connaissance ultérieurement perdue de la Tradition, il nous faut introduire une nouvelle notion, celle de Révélation. Loin d'être définie par un degré de canonisation, la Révélation englobe l'enseignement authentique sur l'existence authentique. L'unique critère de la Révélation étant la force du « logos », le langage le plus intense se révèle dans les textes sacrés qui

nous laissent découvrir le fond des choses, les racines de la vie humaine sur terre. La Révélation primitive peut également s'annoncer indépendamment des grands livres de l'humanité. Ainsi, par exemple, Béla Hamvas désigne l'œuvre de Jakob Böhme comme la révélation par excellence de la Tradition en Europe. Autrement dit, ce cordonnier de Silésie, cet autodidacte qu'était Böhme eut recours à des notions de base qui sont en parfaite analogie avec à la fois la tradition hindoue, chinoise et hébraïque. C'est Jakob Böhme qui s'est servi de la notion d'« imagination », qui apparaît chez lui comme exprimant la totalité physique, spirituelle et mentale de l'existence. Chez Böhme, tout comme chez Hamvas, il est question d'imagination à propos de la corruption et de l'avilissement des créatures. Pour en expliquer la cause, les différentes civilisations mettent l'accent sur tel ou tel aspect d'un même processus. Les Hindous parlent ainsi du manque d'équilibre dans l'esprit, dont la conséquence directe serait la perte de vigilance et de l'état d'éveil. La tradition hébraïque trouve la racine du mal dans le péché moral, ainsi que dans l'hétérodoxie spirituelle. L'interprétation grecque dénonce finalement la corruption physique et la maladie comme fondement de l'avilissement existentiel. Si Béla Hamvas a recours à la notion d'imagination telle qu'elle apparaît chez Jakob Böhme, c'est pour partager l'opinion du penseur silésien sur la nécessité de considérer les trois secteurs de l'existence en leur union ontologique. L'imagination ne couvrirait pas alors la seule intelligence, comme elle ne couvre pas non plus les seuls sentiments, ni la seule volonté. Au contraire, elle en est l'union tripartite, elle est l'acte créateur élémentaire et primordial.

Avant de nous pencher sur la place du christianisme dans la pensée de Béla Hamvas sur le rapport de l'humanité avec la Tradition archaïque, il nous semble important de souligner, au point où nous en sommes, le rapport étroit qui relie le savoir sur les vérités fondamentales et l'attitude que l'on adopte dans un moment historique concret. La nécessité de se perfectionner au niveau intellectuel doit être complétée, autant que possible, d'une certaine réalisation ou mise en application des dites connaissances dans le domaine pratique. Le signe le plus important de la corruption, selon Hamvas, est précisément l'absence de concordance que l'on observe souvent entre la théorie et la pratique, c'est-à-dire l'absence d'harmonie entre les propos et les actes des individus.

L'éditeur de Béla Hamvas décrivait son auteur comme une personne « génétiquement sensible au christianisme » ; en effet, maintes fois, Hamvas nous invite à nous poser la question : quel rapport existe-t-il entre la Tradition archaïque de l'humanité et le message évangélique ? Son intention était de développer la question dans un ouvrage qui lui serait entièrement dédié, en l'occurrence au second volume de l'œuvre intitulée *Scientia sacra*, dont le premier volume est consacré à la Tradition archaïque de l'ère préchrétienne. Si le manuscrit de ce premier volume fut achevé en 1944, Hamvas n'allait commencer à rédiger les chapitres du second volume que seize ans plus tard, en 1960. Il prévoyait douze chapitres,

dont finalement quatre ont été conçus, car la mort de Hamvas en 1968 a interrompu l'entreprise ambitieuse.

De prime abord, Béla Hamvas ne suit pas exactement le chemin parcouru par exemple par Kierkegaard : ce dernier ne faisait pas de distinction entre la religion et la Tradition archaïque, étant donné qu'à ses yeux, l'homme de l'Évangile ne recouvrait pas le chrétien d'Europe. D'autre part, Kierkegaard parlait bien du scandale du christianisme, ainsi que de la perte de la religion originelle et primitive. Hamvas, quant à lui, a souligné le caractère disharmonique de la religion qui ne permet à l'individu qu'une existence dans la « tourbe », c'est-à-dire le désarroi plongé dans le temps. Outre son lien direct avec la tourbe, la religion propose le salut seulement comme un remède aux souffrances d'ici-bas, tandis que la Tradition, ayant précédé le désarroi du temps historique, doit aussi remplacer à l'avenir le trouble, la tourbe. Toutefois, au lieu d'opérer avec la notion de salut, la Tradition archaïque cherche à rétablir l'état primordial, le statut absolu, créant ainsi les circonstances nécessaires de la résolution. Or, selon Hamvas, les origines de toute religion remontent à la Tradition archaïque. Il faut en même temps préciser que les religions sont chacune un reflet particulier de cette Tradition : un reflet contrarié, enchevêtré par le temps historique. Le caractère le plus fâcheux des religions, pour Hamvas, c'est finalement que loin d'être un savoir sur les vérités issues de l'état primordial, elles sont plutôt des réponses possibles aux difficultés que l'homme connaît dans sa vie terrestre.

L'unique Tradition, indépendante du temps historique, a connu bien des variantes à travers les âges et les régions de la civilisation humaine. Il suffit de penser aux Védas, au Tao, à la Cabale, ou encore, par exemple, aux traditions soufi et orphique. Mais le christianisme – explique Hamvas – est identique à la forme originelle de l'enseignement du Christ. Le christianisme est ainsi le message évangélique proprement dit. Il est désigné par Hamvas à la fois comme Tradition archaïque et statut absolu. Nous venons de dire avec le penseur hongrois que l'origine de toute religion remontait à l'unique Tradition. Il existe cependant un facteur qui – à l'exception du seul christianisme – corrompt ces religions. Nous songeons notamment à leur caractère ésotérique : elles sont entièrement et nécessairement victimes des cycles de tout ce qui est venu au monde, c'est-à-dire a connu la naissance et l'anéantissement, ainsi que toutes les modifications qui interviennent entre l'apparition et la disparition ici-bas. Le Tao, les Védas, la Cabale et le Talmud se basent communément sur l'incompatibilité entre la divinité, nécessairement parfaite, et l'homme, que la corruption destine à l'échec. Il ne peut donc plus être question de les réunir, ni sur terre ni dans l'au-delà. Dans sa réalité historique, le christianisme est seul à considérer que *tout* garde ses propres traits particuliers au sein du grand ensemble, dans l'union universel. Le pronom « tout » renvoie ici aux races, aux peuples, aux différentes civilisations : tous ces éléments, toutes ces réalités disposent donc, dans la conception

chrétienne, d'une place particulière et de traits particuliers au sein de leur ensemble, dans leur coloris. Le christianisme ne considère pas l'humanité dans ses fragments où chaque unité correspond à un individu autonome. Au contraire, avec Jésus, une nouvelle valeur et un nouveau sens de l'existence sont confiés à chacun et à chacune : il s'agit de la notion de l'accomplissement – Hamvas, quant à lui, se sert du mot « réalisation » – qui correspond au message évangélique proprement dit. Sous cet aspect, le concept de l'état d'éveil et de vigilance, auquel Hamvas ne cesse de se référer à la suite de Kierkegaard, se complète d'un nouveau sens, celui de la fidélité chrétienne : être fidèle au moment concret suppose de la part de tout le monde une attitude bien complexe. C'est une tâche singulière, une mission et une responsabilité particulières qui ne peuvent se réaliser que par le biais de l'amour évangélique. L'Évangile – explique Hamvas – nous laisse pénétrer aux racines les plus profondes de l'existence. Tout en laissant intactes les vérités et les valeurs des autres composants de la Tradition, l'Évangile nous fait découvrir le point où culminent toutes les vérités de la Tradition archaïque. L'Évangile nécessite la réalisation d'une vie essentiellement basée sur l'amour fraternel qui n'est rien d'autre que l'état primordial, le statut absolu, la rédemption elle-même. De ce point de vue, Béla Hamvas considère le christianisme non pas comme une religion ou une philosophie, mais comme l'enseignement sur l'attitude et sur le comportement que l'on fait sien si l'on veut mener une existence « normale ». Le christianisme est – selon Hamvas – le seul moyen qui puisse faire obstacle au processus de la corruption de la vie humaine.

Pour conclure, nous allons définir la position de Béla Hamvas par rapport au christianisme : il s'agit d'une conception existentielle et indépendante du temps historique. Après vingt ans de réflexion, Hamvas examine de nouveau les défis des temps modernes en remontant à l'idéal antique. Finalement, il identifie l'idéal évangélique comme étant l'unique existence sans bornes ni contraintes. Il traduit les textes archaïques des différentes cultures et civilisations, il en fait le commentaire. Cependant, le noyau de son œuvre est l'ouvrage sur lequel nous nous sommes penchés, intitulé *Scientia sacra*. Tout ce qui précède la *Scientia sacra* dans l'œuvre spirituelle de Hamvas nous semble conduire vers ce recueil ; de même, ce livre a été une source d'inspiration pour ses écrits ultérieurs. Le message que Béla Hamvas y transmet à ses lecteurs peut se résumer ainsi : l'intelligence divine étant accessible dans la Tradition archaïque, l'ultime objectif des connaissances est le rétablissement de l'état primordial, c'est-à-dire un rétablissement du rapport direct entre l'homme et Dieu, son Créateur. Autrement dit, l'homme doit rechercher l'harmonie qui est le fondement absolu de sa vie, qui est l'unique principe organisateur acceptable pour l'univers : c'est l'amour fraternel, la charité. Cette union harmonieuse de l'intelligence et de l'amour se découvre dans le christianisme qui est l'accomplissement sur terre de la Tradition. L'enseignement

évangélique est accessible pour l'homme par la grâce divine, indépendante de tout facteur (la religion, la nation, la situation sociale). Le rapport entre le christianisme et la Tradition est étroit : le christianisme est la Tradition par excellence, selon Béla Hamvas, et il n'existe pas d'élément dans la Tradition qui n'aurait pas sa place dans le christianisme. Les racines de l'une remontent exactement là où remontent les racines de l'autre, c'est-à-dire à l'Absolu. L'Absolu, selon Hamvas, n'est cependant pas incarné par Jésus, même si le penseur hongrois partage sans condition l'avis de Saint Paul : c'est « Jésus-Christ, par qui sont toutes choses et par qui nous sommes². » Jésus est pour Hamvas une figure singulière qui réalise un important enseignement métaphysique. Il faut en même temps souligner une vérité incontestable qui concerne la réalisation de la théorie évangélique : cet enseignement ne peut avoir un sens qu'à travers l'amour dont Jésus nous a donné un modèle. Et cet « amour-modèle » peut être l'unique élément organisateur de la vie de chacun car – comme on l'a vu tout à l'heure – il ne faut pas oublier que la vie de tout le monde est jalonnée d'impasses. L'idée d'une nation, par exemple, en serait une, par laquelle on prétend remplacer – explique Béla Hamvas – le caractère universel et originel du monde. Ceci ne signifie pas que Béla Hamvas refuse les valeurs de la vie communautaire. Au contraire : sans être l'ultime objectif de la vie individuelle, la vie communautaire est selon lui le seul terrain qui puisse garantir le développement et la perfection des individus.

Notes

- 1 «A nemzetiségi államokra épített világ politikai nonszensz [...]» – Hamvas, Béla, *Őt génusz*, In Hamvas, Béla, *A magyar Hüperion II.* Budapest : Medio Kiadó. 2007, p. 75.
- 2 Première épître aux Corinthiens 8,6.

References

Hamvas, Béla. 2007. *Őt génusz*. In : Hamvas Béla, *A magyar Hüperion II.*, Budapest: Medio Kiadó.